

I

Le lecteur me pardonnera, je l'espère, de commencer par où l'on a coutume de conclure, c'est-à-dire une guerre finie, une injustice réparée, un enfant perdu ayant retrouvé les siens et, pour parfaire ce joli conte, un couple d'amoureux réuni, tout près de s'embarquer sur le Nil en voyage de noces.

Les mélancoliques qui ont suivi d'un œil morose les épisodes précédents me diront sans doute que cette guerre serait bientôt perdue, que la justice tenait à une promesse de diplomate, que retrouver une famille qui vous a vendu au marché n'est pas forcément une joie sans mélange, qu'enfin le bateau pour Cythère était une canonnière et le fleuve infesté de pirates. Quant aux amoureux, pouvait-on prendre des paris sur la fermeté d'un ménage composé d'un coquin confondant les garçons et les filles, et d'une demoiselle colonel des hussards, accoutumée depuis sept ans aux rudesses du bivouac¹ ? Pfff! dirais-je, peut-on être à ce point rabat-joie ? La vie se termine toujours mal, et la perspective de sa fatale conclusion ne doit pas nous gêner les bonheurs fugitifs qui la composent. Il faut bien admettre, l'amateur de récits pathétiques et de noirs présages dût-il se sentir frustré de quelques larmes et frissons voluptueux, que mon équipée en Égypte si mal commencée par un naufrage, puis égarée dans le désert et les mésaventures, se terminait sur ce que nos amis Anglais appellent un *happy end*.

À dire vrai, en ce mois de mars 1799, provisoirement nommé germinal de l'an VII, les Britanniques étaient aussi peu nos amis que possible, car leurs troupes s'affrontaient partout, sur terre et sur mer, à celles de notre république. Ma bien-aimée étant

1. Voir *L'Abeille et le Scarabée*.

militaire, je les voyais même comme le principal nuage menaçant la perfection de mon bonheur. Je ne savais encore rien du *kamsin*, cet infernal vent de sable auprès duquel notre mistral ferait figure de zéphyr...

*

Ma vie ne fut pas toujours un chemin bordé de roses et je dus endurer de nombreux revers et des deuils cruels, lesquels me firent durement pâtir. Cependant, une disposition particulière de mon tempérament me permit de surmonter ces épreuves, et même de m'en trouver fortifié. On pourra voir là une nature frivole et sans profondeur, une marguerite qui malgré l'effeuillage se trouve toujours des pétales en réserve. C'est possible. Pour ma part, je crois qu'il est une chimie particulière dans chaque cœur vivant. Les uns, au moindre revers, secrètent des humeurs noires qui les empoisonnent, les autres, dans les pires tourments, trouvent encore on ne sait où la ressource de distiller du lait. Ici l'on a des poètes dont les lamentations peuvent atteindre à la sublimité, et là des philosophes moins séduisants mais plus contents. J'imagine que l'on peut me classer dans la seconde race. Je compris assez tôt que tout ce qui ne terrasse point endurecit, et je fis mienne la devise d'un noble de chez nous : « L'obstacle augmente mon ardeur. » Mais je vois le lecteur s'impatienter à cette pauvre tentative de traité des passions. Il me faut donc laisser là ces prétentieuses pensées pour reprendre le fil de mon récit.

Un homme heureux a toujours l'air un peu sot, et je l'étais à ce moment jusqu'aux limites du raisonnable. La veille encore, je songeais à quitter la vie tant elle me paraissait absurde, atomisée comme un jeu d'échecs qu'on eût jeté par la fenêtre, et voilà que tout s'était remis en place sur les cases de l'échiquier : le roi, la reine, les tours, les fous, les cavaliers et, pour amuser un peu cette élite, une foule de minces pièces à manœuvrer, peut-être à sacrifier ? Le premier pion dévolu à ce sort cruel était ce pauvre Saint-Génix que j'allais devoir abandonner parmi les fantassins de la division Desaix pour m'embarquer avec ma bien-aimée sur la canonnière *Italie*. Je ne sais si cela plaidera en faveur de mon

beau caractère, mais cette infidélité d'amitié que je m'apprêtais à commettre pour l'amour de ma belle me causait un vrai tourment et gâtait un peu mon allégresse. Je retournais dans ma tête les diverses façons d'annoncer à mon huguenot que le colonel Malegarde me prenait pour infirmier... ou aide de camp... ou amant... ou fiancé... ou que sais-je encore, mais que dans tous les cas il m'emmenait dans son bagage, et que lui, l'ami du premier jour, devrait faire sans moi et à pied les mille kilomètres qui séparent Syène du Caire.

Devrais-je, pour ne point encourir son indignation et ses sarcasmes, ou pis encore son mépris, lui découvrir que le foudre de guerre à qui je devais cette surprenante promotion était la demoiselle après qui je soupirais depuis l'enfance? Cela était tentant, car il avait le cœur romantique et serait sans doute charmé par le poème. Mais en avais-je le droit? Si, par légèreté ou maladresse, il venait à parler? Si le secret de ma bien-aimée était découvert? Qu'advierait-il d'elle? Serais-je la cause de sa déconfiture, quand Josephite, cette folle sœur que nous avons en commun, avait su tenir sa langue acérée? Me montrerais-je plus indiscret qu'une femme?

Ce cas de conscience dont, il faut l'avouer, je me délectais assez sottement me conduisit à décliner l'invitation à dîner avec l'état-major que me fit le général Belliard par le truchement de Vivant Denon.

— Allons! ne vous inquiétez point de Saint-Génix! me dit l'antiquaire en posant une main paternelle sur mon épaule. Nous allons l'emmenner avec nous à Kossèir que nous devons reconnaître en vue d'en moderniser le port. Il a le caractère aventureux et y trouvera son compte. D'ici un mois ou deux, je nous vois tous rassemblés au Caire pour y fêter la victoire de Bonaparte sur la Porte. N'est-ce pas, colonel?

Comme on peut le voir, ce satané optimiste préjugeait largement de l'issue finale, laquelle devait se révéler moins glorieuse: Bonaparte vaincu à Saint-Jean-d'Acre puis enfui en France, abandonnant l'expédition à Kléber; quant à Saint-Génix, Analys et votre serviteur, je frémis encore quand j'y pense! Seul ce diable de Denon poursuivrait benoîtement son chemin, écrirait son livre et le vendrait fort bien. Mais

pouvions-nous imaginer alors ce que le sort réservait aux uns et aux autres ?

— Eh bien, soit ! Va donc consoler ton ami ! dit Analys avec une infime pointe d'amertume dans la voix.

Je la regardai intensément, ne pouvant faire plus en présence de l'antiquaire. Sans doute eût-elle dû me donner sans barguigner l'ordre de lui obéir ? Il m'eût été impossible de discuter une ferme injonction de l'officier qui venait de m'attacher à sa personne. Faiblesse de femme amoureuse ou respect pour un sentiment qui somme toute m'honorait, elle ne le fit pas. Afin de la rassurer, je me composai un regard aussi éloquent que possible. À ce petit exercice, je n'étais pas maladroit :

« Pardonnez-moi, ma mie ! Vous ne pouvez savoir à quel point il m'en coûte de vous abandonner, ne serait-ce qu'un instant, et votre image remplira mon cœur jusqu'à le menacer d'explosion. Mais ce devoir d'amitié est sacré. Demain je serai à bord de la canonnière et je ne vous quitterai plus jusqu'au Caire. D'ici quelques heures, nous serons à jamais réunis. »

À cette magnifique tirade oculaire, elle répondit par un sourire indulgent et légèrement moqueur. Pouvais-je m'en offusquer ? C'était là le ton de notre relation, à mi-chemin entre la farce et la tragédie, tombant sans cesse dans l'une quand on attendait l'autre. Oublieux de ce que nous avaient déjà coûté ces cruelles fantaisies du destin, dès lors je me sentis absous. Je pouvais, avec sa permission, consacrer cette dernière soirée de bivouac à Saint-Génix. Ainsi j'aurais le temps de lui découvrir avec délicatesse ma surprenante affectation et, même, lui toucher un mot de ce projet d'expédition à Kosseïr en compagnie de l'antiquaire. Ce petit sacrifice d'amour que je faisais à l'amitié me mettait au cœur cette sorte de baume que donne le contentement de soi. Je n'étais pas loin de penser que je méritais ma bonne fortune puisque j'étais assez vertueux pour en différer l'accomplissement.

Je marchai un moment au hasard des rues poussiéreuses, la jambe souple, l'épaule jetée en arrière. J'avais une telle sensation de plénitude qu'il me semblait avoir doublé de volume. La bienveillance générale qui m'habitait me rendait presque assez léger pour entrer en lévitation. Le lecteur critique me dira

que volumineux et léger sont les deux attributs que présentent les baudruches et qu'il suffit d'une épine pour les faire éclater. Je soupirais de bonheur à chaque pas. La vertu donne une si grande volupté que l'on s'étonne de ne pas la voir inscrite au premier rang des péchés par ces ennemis du bonheur que sont les religieux de tout bord. J'étais dans une grande exaltation. Il ne me restait plus qu'à résoudre quelques menus problèmes, comme la paix entre la France et l'Angleterre, l'abolition définitive de l'esclavage et l'établissement d'une république universelle...

Baignant dans ces heureuses dispositions, un irrésistible désir de pureté me vint. Une nouvelle vie commençait pour moi qui méritait bien un deuxième baptême. Je me dirigeai d'un pas aérien vers les bords du Nil avec l'idée de me plonger jusqu'au cou dans ses eaux purificatrices. Cela me permettait en outre de repousser encore un peu le moment où je devrais affronter Saint-Génix, car je n'avais encore pris aucune décision sur le détail du discours que je lui servais. Et puis... un peu de toilette ne pouvait me faire de mal! J'étais affreusement sale et dépenaillé après toutes ces péripéties, le torse et les mains encroûtés de sang séché et de poussière, le costume réduit à des loques décolorées par la crasse et la sueur. Je devais puer comme un bouc. On n'est, certes, jamais incommodé par sa propre odeur, mais c'est pousser un peu loin la sainteté que de prétendre imposer aux autres ses macérations. Je me dis toutefois avec un sourire interne – et pas si saint – que cette rayonnante puanteur de mâle n'était peut-être pas étrangère à la brusque résolution prise par Analys de m'emporter avec elle comme une proie trop longtemps convoitée.

En chemin, je fis l'emplette d'une *galabiyya* d'occasion et d'une pièce de toile à turban. Je trouvai même une paire de bottes turques passables, étoilées de taches brunes que je supposai être du sang, mais la semelle était bonne. Je marchandai un moment ces effets à un gredin obséquieux qui louchait atrocement, puis je lui réglai le tout en vitesse, ne pouvant plus supporter la vue de ces pupilles qui semblaient vouloir vider leurs orbites pour s'évacuer par le nez.

Arrivé au bord du Nil, je dus en rabattre un peu sur mon idée de baptême. Le long de la berge, les eaux n'étaient pas

précisément lustrales. Il y flottait toutes sortes d'épaves, vieilles planches, paquets de paille, palmes pourries, plumes et dépouilles de toute sorte. De temps en temps, une carcasse gonflée passait, la corne hors de l'eau, sur laquelle s'était juché un corbeau gourmand qui se laissait emporter par son déjeuner. Se plonger dans ce bouillon infect ne me chantait guère...

Levant la tête, je vis, vers le milieu du fleuve, un banc de sable qui chatoyait dans la lumière. Dans l'état d'exaltation où j'étais, je caressai un bref instant le projet de m'y rendre en marchant sur l'eau, mais j'y renonçai finalement. C'est que le Nil n'est pas le Jourdain qui ne fait guère que dix mètres de large et un demi de profondeur. Je hélai donc un garçon qui somnolait dans une barque et lui demandai de me conduire là-bas. L'enfant mit en place les agrès et, m'ayant embarqué, se tira fort adroitement de l'embrouillamini d'esquifs et de boutres qui battaient les uns contre les autres dans la plus grande confusion. C'est que la canonnière et les barques de la flottille française, amarrées un peu plus loin, avaient chassé du port ses usagers ordinaires. Avec une indolence tout orientale, les mariniers nilotes n'avaient pas pris la peine de se monter un autre amarrage : quelques-uns avaient lancé des cordages autour des palmiers riverains, puis les autres s'étaient attachés à ceux-là en désordre. Notre puérile armada ne faisait que passer. Demain ils reprendraient leurs habitudes, et les voiles triangulaires des felouques croiseraient de nouveau sur le fleuve pendant deux ou trois millénaires. Saurait-on se presser dans un pays qui a pris l'éternité pour mesure ?

Mon passeur pouvait avoir une dizaine d'années. On devinait sur son visage quelques traces de sang nègre, comme le nez court, les lèvres pulpeuses, le crâne oblong et la nuque délicate, branchée sur un cou plein de grâce. Cependant il était grave comme le sont rarement les enfants d'Afrique. Aucun sourire ne venait faire pétiller ses yeux noirs surlignés de longs cils courbes. J'étais si content de ma journée que je tentai de lui faire partager mon allégresse en montrant une humeur badine. Ce fut en vain. J'eus beau multiplier les ouvertures et les aménités, je n'obtins qu'un regard morne qui, aussitôt capté, se déroba. Finalement, je me résignai et je me concentrai sur le paysage d'un calme et d'une grandeur infinis.

Dès que nous eûmes dépassé le magma d'embarcations vétustes et de détritiques, l'eau devenait plus claire. Je dois cependant préciser que l'eau du Nil ne ressemble point à l'eau cristalline de nos rivières qui laisse voir les pierres et les herbes du fond. Elle contient en suspension un je-ne-sais-quoi d'impalpable qui la rend légèrement laiteuse et lui donne une couleur particulière, si bien qu'on la dirait moins bleue que verte, mais point tout à fait verte cependant, plutôt de ce ton délicat entre l'aigue-marine et le jade que l'on voit à la lagune de Venise et qu'a si bien rendu dans ses tableaux le maître Canaletto. Lorsqu'on s'y plonge, ce subtil sédiment se pose sur la peau et la rend infiniment douce ; lorsqu'on la boit il caresse si bien la langue et le palais que certains patriciens romains qui l'avaient goûtée en faisaient, s'il faut en croire Denon, autant de cas que du vin, et allaient jusqu'à s'en faire livrer des jarres scellées sur le mont Palatin.

Nous abordâmes le banc de sable colonisé par des soudes et de longues graminées. Trois cigognes et quelques oies sauvages s'envolèrent dans une placide lenteur. Tandis que le garçon tirait la barque sur le bord, j'ôtai ma veste et m'affairai sur le lien de coprah qui retenait les vestiges de ma culotte. Je m'y acharnai un moment, car à être trop tirillé le nœud s'était bloqué. Lorsque j'en fus venu à bout, je levai la tête et vis avec stupéfaction que le garçon avait relevé sa tunique et, penché en avant, me présentait son derrière.

— *Laà! Laà!*¹ m'écriai-je, horrifié, en me disant que nos soldats ne devaient pas avoir, vis-à-vis des populations, une conduite irréprochable. Ils semblaient s'être vite faits à ces mœurs qu'ils prêtaient en riant grassement aux Turcs et aux Arabes...

L'enfant laissa retomber sa chemise et me considéra avec surprise. Je lui dis que je n'étais pas venu là dans l'idée de le sodomiser contre quelques paras, mais seulement pour prendre un bain. Le visage brun s'éclaira, ce qui laisse à penser qu'il ne louait pas son cul de si bonne grâce. À partir de là, il redevenait tout à fait un garçon de son âge, rieur et dégourdi. Il se mit à battre les hautes herbes, ce qui fit partir dans les airs d'autres cigognes, lesquelles marquèrent leur mécontentement en lâchant des fientes et des cris aigus. Je m'avançai dans l'eau

1. « Non! Non! »

jusqu'à la taille, me frottai vigoureusement, puis je fis quelques brasses pour le plaisir. Pendant que je me baignais, le petit dénicha des œufs qu'il ramena dans la barque, puis il poussa la complaisance jusqu'à me frotter le dos avec un chiffon atroce qui ramena sans doute plus de crasse sur ma peau que le Nil n'en avait enlevé. Là-dessus, j'enfilai ma robe, chaussai mes bottes et, le turban drapé sur les épaules comme un châle, je donnai le signal du départ.

Le garçon se mit à souquer ferme, car nous avions à l'aller dérivé vers l'aval. À présent, pour rentrer au port, il lui fallait remonter le courant. Il était adroit mais gracile et la sueur perlait à son front. Je le regardai un moment s'échiner puis, n'y tenant plus, je lui proposai de prendre les rames. Il protesta un peu. Quelle était cette nouvelle lubie? Décidément j'étais un drôle de passager qui ne faisait rien comme les autres. Pourtant, comme j'insistais, il finit par céder. Aussitôt je pris sa place et, m'arc-boutant sur les avirons, m'en donnai à cœur joie. En deux coups de godille je remis en travers le bateau qui pendant notre bref colloque s'était faufilé dans le sens du fleuve. Rassuré en voyant que je savais m'y prendre, le petit s'allongea au fond de la barque, croisa les mains derrière la tête et ferma les yeux, un sourire béat sur ses lèvres poupines. Peut-être, dans sa tête, était-il un prince qu'une chiourme d'esclaves promène sur les flots? J'étais bien content de lui offrir ce rêve car de mon côté je me régalaïs. C'est que rien ne vous met tout en branle comme de ramer. Je sentais ce tendre corps liquide céder sous moi et me porter comme une femme, s'ouvrir sans se déchirer, et sa force puissante et calme remonter par mes bras jusque dans ma poitrine.

Arrivés sur le bord, je tendis au garçon une poignée de paras. Il compta les pièces puis leva sur moi des yeux interloqués: c'était plus qu'il n'en attendait pour une traversée où il n'avait pas seulement ramé. Alors il fit une chose étonnante: il se pencha, se mit à fourrager dans le fond de la barque et en tira un œuf qu'il me tendit.

*

Mon œuf à la main, je me dirigeai vers l'estaminet de Costaz où je savais que je trouverais Saint-Génix. Au débouché de la

rue, je marquai le pas. Devant la porte se tenait une douzaine de guerriers nègres chamarrés, armés de lances empennées et de fusils à mèche. Je passerai sur l'aspect farouche que peuvent produire ces dents et ces yeux éclatants de blancheur au milieu de figures noires, pour ne retenir que l'incongruité de leur présence : les Français étaient les seuls autorisés à porter fusil dans cette ville conquise. Je m'avançai donc avec circonspection. Les gaillards ne manifestèrent aucune humeur et me laissèrent passer. Dans le réduit enfumé par diverses herbes brûlées, dont cet horrible haschisch qui saoule dix fois plus que l'esprit-de-vin, régnait une pénombre d'autant plus gênante que la lumière extérieure était vive. Je m'en trouvai presque aveuglé. Plissant les paupières pour aiguïser ma vue, je distinguai quelques soldats en train de jouer aux cartes et aux dés, d'autres qui s'essayaient aux dominos qui sont une folie chez les Arabes.

Dans un coin, Saint-Génix disputait une partie d'échecs si serrée qu'il en avait le feu aux joues. Intrigué, je me demandai qui était cet adversaire assez coriace pour lui faire chauffer les cervelles, car d'ordinaire il écrasait tout son monde en dix coups. Je m'approchai et me trouvai face à un jeune homme noir au teint clair ou arabe mâtiné de Nègre. Il était vêtu avec recherche d'une robe brodée sur laquelle était jetée une cape à capuche tenue par des passementeries de soie. Sur la tête, un tarbouche garance enveloppé de mousseline blanche. C'est seulement à ce moment que je vis, se tenant à côté de cette gravure, un grand Nègre torse nu. Contrairement à celle de son maître, sa peau était si sombre que la demi-obscurité me l'avait d'abord dérobé. M'y étant un peu fait, je vis que ses bras étaient entourés de bracelets de cuir multicolores et qu'il tenait dans sa main une sorte de laisse. La courroie richement décorée tenait à un collier de même facture, lequel entourait le cou d'un superbe animal au pelage tacheté. La bête était allongée aux pieds du joueur dans cette pose caractéristique qu'adoptent les chats pour faire la sieste, l'arrière-train placé de côté et la tête posée à plat sur les pattes avant allongées. Aux oreilles rondes et à l'interminable queue roulée en conque contre le flanc, je reconnus un guépard pour en avoir vu un spécimen encagé dans le jardin de l'Institut du Caire. Ayant probablement perçu un nouvel arrivant, le fauve redressa la tête,

me regarda d'un air triste accentué par les larmiers noirs qui descendaient du coin interne de l'œil et encadraient le mufle. Sans doute jugea-t-il que je ne présentais aucun intérêt, car il se mit à bâiller d'ennui, découvrant une denture effrayante, après quoi il posa derechef son museau sur ses pattes et se rendormit. L'animal paraissait placide. Toutefois je me reculai prudemment : il ne s'agissait pas de lui marcher sur la queue pour le vérifier!

J'en revins au partenaire de Saint-Génix. Les traits du visage étaient d'une grande finesse : de très beaux yeux étonnamment clairs remontés vers les tempes, la bouche large et bien bordée, le front haut, le nez parfaitement rectiligne, long pour un Africain mais court pour un Arabe, c'est-à-dire aucune charge, un métissage parfait. La main qui déplaçait les pièces était grande mais d'une extraordinaire délicatesse, ce qui est une caractéristique des hommes dans ces contrées exotiques : les ossatures sont fines, ce qui donne des attaches et des extrémités magnifiques. L'image fugace de la belle main de Fayçal posée sur la crosse d'argent de son fusil me traversa la tête et disparut. Comme je me penchais au-dessus du jeu, Saint-Génix leva les yeux sur moi, prit la mesure de ma *galabiyya* et lança d'un ton acerbe :

— Par exemple! Vous voici en robe? J'aurais plutôt parié sur votre joli colonel pour tenir ce rôle gracieux!

« Aïe! me dis-je, nous sommes mal partis! », et aussitôt je lançai avec emphase :

— Très cher, faut-il vous le rappeler? L'habit ne fait pas le moine! Votre matelote et votre bonnet rouge feraient passer pour une escarpe de bas étage le comte de Montguyon que je salue bien bas!

Là-dessus, je me courbai cérémonieusement et balayai le sol d'un panache imaginaire. Cette révérence de mousquetaire exécutée par un drôle mis à l'orientale devait être assez cocasse car il se retint de pouffer. Il retourna à la partie, j'en fis autant, supputant les chances des deux joueurs qui me parurent à peu près égales. Son partenaire avança alors de trois cases son éléphant¹ et dit simplement :

— *Sheykh!*

1. « Éléphant », qui se dit *fīl* en arabe, a donné par euphonie « fou ».